

LAMMERTS VAN BÜREN, FREDERICK (1824 – 1888)

Van Büren, Frederick, colporteur de bibles en Belgique, en France et au Canada, consacré pasteur en 1876, né à Gouda (Pays-Bas) en 1824 et décédé à Montréal en 1888. Il avait épousé le 6 décembre 1855, Zélie Reymond dont il eut cinq enfants. Enterrés au cimetière Mont-Royal.

Nous ne lui
connaissons pas
de portrait.

Frederick Lammerts van Büren¹ est né à Gouda (province de Hollande-méridionale, Zuid-Holland en néerlandais) aux Pays-Bas en 1824, « d'une famille distinguée », dit son biographe, Joseph Provost. Nous n'en savons pas plus sur le milieu où il a grandi et nous ne connaissons pas le détail de sa formation. Cependant, il a dû faire de bonnes études car il possédait bien le néerlandais, l'allemand, le français, l'anglais, l'italien et avait des connaissances précises en médecine, complétées par des expériences de vie variées et enrichissantes, probablement hors de son pays natal. Son appartenance religieuse était fortement ancrée en lui puisqu'il a voulu, malgré cette formation qui devait lui ouvrir bien des portes, se consacrer à faire connaître l'évangile à ses contemporains.

Il a été colporteur pendant plusieurs années en Belgique², puis dans le département du Doubs, en France au nord de la frontière suisse. C'était donc un missionnaire chevronné âgé de 29 ans qu'avait recruté Jean Vernier en 1853, venu du Canada-Est chercher de futurs agents pour enrichir le faible contingent de la Société missionnaire franco-canadienne. Il avait aussi recruté deux nouveaux colporteurs, Jean Cornu et Marc Ami, ainsi qu'un professeur, M. Kempf, qui y venait accompagné de sa famille. Une dame Rose, épouse d'un militaire, s'était jointe à eux. Malheureusement, l'*Annie Jane*, le navire qu'ils avaient emprunté à Liverpool pour venir en Amérique, fut pris dans une tempête et, trop chargé, fit naufrage au large des côtes de l'Écosse. Trois cents personnes y perdirent la vie dont la famille Kempf, Madame Rose ainsi que Jean Vernier lui-même. Un monument sur l'île de Barra commémore les 300 disparus dans ce naufrage.

Le secrétaire de la SMFC, James Court, qui était en Grande-Bretagne pour affaires, avait aidé les rescapés, leur avait trouvé un autre navire puis s'était rendu à Genève et avait engagé comment agent supplémentaire Jean-Antoine Vernon, fortement recommandé par le Comité missionnaire. Secoué, affaibli, van Büren était retourné dans sa famille pour reprendre des forces et, en janvier 1854, il arrivait à Montréal alors que ses deux compagnons d'infortune l'avait devancé le 15 novembre précédent. Les trois nouvelles recrues venaient donc de France, deux y étaient nées et van Büren y avait œuvré. Ce dernier sera colporteur au cœur de la grande ville tandis que son collègue Louis Marie travaillera à la campagne d'alors qu'était Saint-Laurent³.

¹ Il écrivait son nom avec un s : Lammerts selon sa signature et plusieurs actes, bien qu'on voie souvent Lammertz. De plus, son nom s'écrit Büren mais, par convention, quand on ne met pas les trémas, on utilise plutôt l'orthographe Bueren, ce qu'on rencontre le plus fréquemment dans les textes.

² C'est ce qui explique que certains lui attribuent cette nationalité, erronément.

³ Cornu sera un temps évangéliste dans la région de Joliette, Vernon enseignera à Pointe-aux-Trembles avec

Frederick van Büren se met à l'œuvre avec courage, passe par les rues de la ville, visite les marchés y offrant régulièrement ses livres, et répandant la Bonne parole. Les rapports annuels⁴ soulignent trois dimensions de son travail, aller de porte en porte, y faire connaître les écritures, s'occuper aussi des malades et des affligés. Colporteur classique, mais aussi évangéliste, et soutien des convertis en détresse. Il accepte volontiers que des gens viennent chez lui pour prolonger la discussion amorcée ailleurs (voir RA1867) ; il fait à l'occasion des réunions de convertis. Ces personnes doivent faire face à maintes difficultés selon les cas, une fois surmontées l'indifférence première, la fausse honte d'afficher une foi différente, les persécutions par les membres de leur famille ou de leur milieu convaincus qu'ils ont raison et que le nouveau protestant s'égare. Ces convertis sont parfois réduits à la pauvreté parce qu'ils ont perdu leur emploi à la suite de leur nouvel engagement religieux (RA1861).

Soutien des autres, van Büren a un caractère trempé et ne recule absolument pas devant les divers outrages personnels qu'il doit subir dans une ville gagnée au catholicisme ultramontain. Il est battu dans les rues, à coup de poing, de pied, de fouet et même de tisonnier et il rentre chez lui les habits déchirés (RA1861). On a essayé de le jeter devant un véhicule en mouvement (RA1869) sans que les passants tentent d'intervenir par crainte de voir la colère des bien-pensants se tourner contre eux. Il fut arrêté par la police sous prétexte qu'il vendait des livres immoraux, dénoncé du haut de la chaire comme un être dangereux, poursuivi par des gamins qui lui lançaient des pierres, couvert de sang par des bouchers qui lui avaient jeté des morceaux de viande faute de cailloux. Au milieu des railleries et de la dérision, il savait garder son sang-froid et sa dignité.

Malgré ces avanies, il se dépense sans compter à répandre l'Évangile, mais aussi à soulager bien des souffrances. En effet, il possédait des connaissances médicales assez étendues et, sans être médecin, il rendait service à des familles pauvres à cette époque où il fallait payer pour se faire soigner. Provost dit qu'il l'a vu à l'œuvre, « visitant les malades, leur donnant d'excellents conseils, leur administrant des remèdes qu'il préparait lui-même. Quant il avait soigné le corps, jeté un rayon d'espérance dans ces existences brisées et souffrantes, il parlait du remède divin, du sang de l'Agneau qui ôte le péché du monde ».

Au milieu de ces tracas, il prend aussi soin de sa famille. Sa future épouse était venue le rejoindre au cours de l'année 1855 et ils s'étaient mariés le 6 décembre. Elle s'appelait Zélie Reymond, était née en Suisse dans un village de la vallée de Joux baptisé Le lieu (canton de Vaud). Elle avait onze ans de moins que lui. Ils auront cinq ou six enfants. L'aînée, Érémina naîtra le 19 septembre 1856. Pierre-Moïse lui succédera le 16 octobre 1858 (mais décédera peu après car le recensement de 1861 n'en fait pas état). On sait que le 18, van Büren présentera Érémina au pasteur Tanner, pour qu'il enregistre sa naissance, préférant laisser à sa fille le soin de choisir elle-même par la suite le moment où elle voudrait faire sa profession de foi. Suivront Marie-Louise en 1859 (décès après

Marc Ami avant que ce dernier ne se consacre à Belle-Rivière à partir de décembre 1855.

⁴ Pour simplifier les références, nous n'indiquerons entre parenthèse que l'année des rapports annuels (RA).

1882), (peut-être ici d'autres enfants morts très jeunes et dont nous n'avons pas de traces) puis Frédérica vers 1866 (décès après 1882), une fille morte 1^{er} juin 1867, et la cadette, Cornélia, née vers 1870⁵.

L'organisation pastorale de la French Canadian Missionary Society a été perturbée en 1862. Le pasteur Philippe Wolff quitte l'œuvre après près de vingt ans en terre canadienne, réorientant sa carrière. De son côté, son premier pasteur, à son service depuis 1841, la quitte au profit des presbytériens, entraînant dans son sillage bon nombre de ses anciens paroissiens. La Société missionnaire fait appel au pasteur Duclos pour réorganiser la paroisse et construire, rue Craig, un complexe missionnaire qui comptera une église, un presbytère et une maison de mission. On y aménagera des salles de réunion, une bibliothèque et même un musée missionnaire avec des éléments d'exposition venus parfois d'aussi loin que la Chine. Duclos y ajoutera une librairie pour rendre disponibles aux fidèles ou aux pasteurs Bibles, livres et traités religieux. En 1865, van Büren le secondera tout comme Georges Dorion, et plus occasionnellement Louis Marie. L'année suivante, la communauté de la rue Craig compte 48 membres et 150 personnes assistent au culte.

Le climat d'hostilité évoqué handicape partiellement son travail missionnaire. En ville, van Büren signale en 1864 que vingt autres personnes seraient prêtes à quitter l'Église de Rome si elles n'avaient peur des injures et des persécutions⁶. Il doit donc composer avec ces difficultés. Elles se compliquent par la situation sociale. Dès le début des années 1860, notre évangéliste décide de s'occuper particulièrement des démunis dans la ville⁷. Certains cherchent du travail, d'autres sont malades ou en détresse. Une des fonctions des pasteurs de l'époque est de répondre à ces besoins. Il considère qu'il est aussi de son devoir de missionnaire de faire sa part, même s'il déplore souvent dans ses textes de ne pas avoir les moyens matériels pour les secourir, car ce serait aux protestants anglophones de le soutenir dans ce domaine. Il ne baisse pas les bras pour autant. Il fréquente les quartiers montréalais les plus pauvres, visite les hôpitaux, va même sur les navires arrivés au port ou voir des matelots sur des barges. Le capitaine et les marins le prennent à partie en 1869 mais, en 1872, d'autres sont plus réceptifs. Il y en a même un qui s'achète une Bible. Van Büren va frapper à la porte des fabriques pour obtenir de l'ouvrage pour ses protégés, il rejoint des sociétés féminines qui jouent le rôle de diaconesses pour dépanner les plus démunis. Il tente de leur apporter le réconfort de ses conseils puisés dans la Bible. Pendant quinze ans, ce sera son lot en même temps qu'il verra au soin de sa propre famille⁸.

À partir de là, sa santé interfère davantage avec son travail car il se sait cardiaque et il est conscient qu'il peut disparaître du jour au lendemain. En 1870, on lui confie la charge de la librairie évangélique, au 413 rue Craig, dans les locaux du complexe. Il partage alors sa tâche en deux, étant en gros colporteur dans la première moitié de

⁵ Elle épousera Lionel John Trotter, courtier en douanes de Trotter Bros., rue Mance près des Pins en 1890.

⁶ Selon le RA 1864, p. 23, voir D. Vogt-Raguy, « Les communautés ... », p. 354.

⁷ Voir le RA 1862 p. 29 et Vogt-Raguy, p. 370.

⁸ Voir, Vogt-Raguy, p. 270 et *L'Aurore* du 28 février 1908, p. 8.

l'année, libraire par la suite. Peu après, il préférera une autre formule plus facile à agencer, il fait du colportage le matin, visite le port, les marchés et les hôpitaux puis s'occupe de la librairie l'après-midi (RA1876) Son rapport publié dans le RA 1872 nous permet de voir qu'il a distribué 2650 Bibles, Nouveaux Testaments et extraits et 18 500 livres, traités et périodiques en 1871. On ne saurait malheureusement pas davantage, il y a en effet une différence entre acheter une Bible complète ou de simples extraits en brochures, entre se procurer un livre religieux de quelques centaines de pages au lieu d'un traité qui n'en comporte qu'une vingtaine. On ne distingue pas davantage ce qui est le produit de son travail de colporteur et celui de son travail de libraire. Cependant, la FCMS est fière que sous sa houlette, la librairie ait distribué le tiers de plus de publications que l'année précédente.

La tâche peut paraître modeste, mais ce n'est pas l'avis de la Société missionnaire qui considère ce point de vente comme complémentaire au travail des colporteurs. Dans un rapport annuel, van Büren se dira satisfait du travail entrepris, précisant indirectement sa propre tâche.

« Nous avons pu fournir aux agents missionnaires suffisamment de livres, de traités et de Bibles complètes partielles à des prix fort modérés. L'étudiant en théologie ou en langue peut trouver chez nous des ouvrages pertinents tandis que le public en général peut se procurer des livres religieux très enrichissants. De plus, la librairie sert de lieu d'évangélisation au quotidien. On y a placé en vitrine une Bible en gros caractères dont on tourne les pages à chaque jour si bien que des passants, parfois des prêtres ou des frères, s'arrêtent pour la lire. Les autres livres exposés suscitent aussi la curiosité et amènent certains à entrer pour les examiner de plus près. Une telle approche mène parfois à la conversion (dont un jésuite qui est maintenant ministre du culte et c'est le cas de plusieurs autres). Je profite de toutes les occasions pour exposer la saine doctrine, n'ayant aucune crainte de m'engager dans une telle voie. J'ai pu constater qu'une telle ouverture amenait des échanges plus francs et plus profonds que ceux que pouvaient avoir les missionnaires quand ils passent de porte en porte. »⁹

Malgré la haute estime où la FCMS tient cette œuvre, elle doit s'en défaire en 1878, faute de moyens, tout comme elle doit supprimer le colportage en ville. C'est le début de la fin pour elle et elle disparaîtra en 1880.

Le travail missionnaire de la FCMS avait abouti en 1858 à la création d'un Synode des églises évangéliques, une véritable confession canadienne-française qui regroupera plus d'une dizaine d'églises après vingt ans. C'est elle qui le consacrera comme son premier pasteur le 30 avril 1876, ses études antérieures et ses années au service de la mission le qualifiant pour une telle fonction. Quelques mois après, il fera avec son épouse, et probablement ses filles, un voyage de plusieurs mois en Europe. Il retourne voir des amis dans son pays de naissance puis en Suisse, de même que la famille de sa conjointe. Missionnaire toujours, il en profite pour faire une collecte dans ce dernier pays, récoltant l'importante somme de 700\$ pour la Société missionnaire qui en a bien besoin (x 20 aujourd'hui). Il revient ensuite à Montréal pour reprendre sa double tâche de colporteur et de libraire.

⁹ Cité au long dans le RA 1881, p. 72-73.

Pourtant le climat est difficile. L'Union synodale se voit contrainte de se dissoudre en 1877 notamment par manque de moyens financiers. En avril, la communauté de l'église de la rue Craig à laquelle il se rattache se trouve placée dans un dilemme. La FCMS n'a plus les moyens de la soutenir et il faut que cette paroisse se charge financièrement du salaire de son pasteur ou qu'elle ferme. Elle choisit la première option et devient ainsi indépendante. Les Églises libres de France l'invitent à se joindre à elles¹⁰. Elles sont peu nombreuses et gagneraient à un tel ajout, la situation de l'église la rue Craig étant sans doute particulière par le nombre de membres immigrants venus justement de France dans la métropole. Dans les discussions que suscite une telle demande, le pasteur Vernon serait plutôt favorable à ce rapprochement alors que van Büren et plusieurs autres ne la jugent pas pertinente, privilégiant les caractères locaux. La décision sera reportée puis finalement l'adhésion refusée.

Outre son travail parmi les Canadiens français, van Büren visitait les familles allemandes et s'efforçait de réveiller en elles la foi et la vie chrétienne. Ce fut lui qui groupa ces familles et qui fut le promoteur de la formation de l'Église allemande de Montréal, selon Provost, mais nous n'avons pu documenter cette facette de son action évangélisatrice.

À partir de la fermeture de la librairie en 1878, malgré sa consécration et sa disponibilité, Frederick van Büren ne semble pas occuper de poste spécifique. Les annuaires Lovell le donne encore comme missionnaire évangélique jusqu'en 1885. On imagine qu'il a continué pour un temps, plus modérément, ses tâches de colportage. Cependant, sa santé s'altérait sensiblement, ses amis et sa famille en particulier ne voyaient pas sans inquiétude les symptômes de sa maladie de cœur se manifester, même s'il en parlait volontiers et se savait fragile. Quand il entre dans cette semi-retraite, il n'a que 54 ans. Il vient tout de même de consacrer près de vingt-cinq ans de sa vie à l'évangélisation de la ville. Ses quatre filles encore vivantes vont bientôt quitter le nid, mais nous ne saurions dire à quoi leur père s'occupa exactement pendant les dix dernières années de son existence.

Rieul Duclos dans *L'Aurore* nous raconte sa fin. En 1888, il acheta une maison pour la laisser aux siens. Au début de mai 1888, ils en avaient pris possession. Il suivait le dernier voyage de ménage, marchant rue Jeanne Mance, quand il s'affaissa sur le trottoir. On appela les secours, mais trop tard, il avait cessé de vivre. On était le 7 mai. Des gens l'amènèrent à l'Hôpital général, sa famille le trouva après quelques heures d'angoisse et d'anxieuses recherches.

On le plaça en repos funéraire dans sa nouvelle maison, on lui fit des funérailles à l'église congrégationaliste Zion plutôt qu'à celle de la rue Craig possiblement parce que son futur gendre, Lionel Trotter, hommes d'affaires de Montréal s'y rattachait, puis on l'enterra au cimetière Mont-Royal. Sa dépouille sera rapatriée en 1891 dans le lot familial

¹⁰ L'Union des Églises évangéliques libres de France était confessante, professant ouvertement sa foi dans la ligne de Frédéric Monod. Cette Union s'était formée en 1849 et prolongeait le mouvement du Réveil. Comme elle n'était alors constituée que d'une minorité d'églises qui partageaient cette vision, elle avait intérêt à gagner à sa cause une église supplémentaire, fût-elle en Amérique.

actuel qu'il avait réservé et où d'autres membres de sa famille le rejoindront, section E1, mais sans stèle. Compte tenu que sa famille en avait les moyens, il faut voir dans ce dernier choix un possible effacement dans la mort pour laisser « à Dieu seul la gloire » comme avait fait Calvin.

Joseph Provost dans la biographie en annexe du *Nauffrage de l'Annie Jane* donne ainsi un portrait de l'homme :

« Van Buren avait ses manières à lui, un caractère fortement prononcé et une individualité qui ne s'effaçait jamais. [...] et [il] possédait une grande expérience de la vie. Il agissait sans prétention, d'une manière un peu brusque mais avec une entière franchise. Il y avait chez lui de l'enthousiasme, de l'aplomb et une chaleur d'âme qui vous gagnait. Bâti pour la lutte, pour ce travail hardi et difficile de l'évangélisation des villes, il a fait sa marque dans notre histoire. Tous ceux qui l'ont connu se rappelleront longtemps sa cordiale et affectueuse poignée de main. On sentait, à son contact, qu'il y avait sous cette poitrine osseuse, un noble cœur, ami de l'humanité et loyalement consacré au service du Seigneur. »¹¹

20 mai 2015

Jean-Louis Lalonde

Sources

Ami, Marc, *Le naufrage de l'Annie Jane*, 1891, Manchester, Le Fidèle Messenger, éditeur, complété par des notes biographiques. Van Büren aux pages 2, 6, 15, 28, 32, 34, 41-43, 47, 54, 57-9, 65-8, et sa biographie aux pages 97-102.

French Canadian Missionary Society, dernier rapport annuel et historique, 1881, p. 30, 50-52, 59, 72, ainsi que les rapports annuels des années 1854-1880.

L'Aurore, 15 mars 1883, p. 2, 10 mai 1888 et 17 mai 1888, p. 3 (biographie), 9 juillet, p. 9 et 6 août 1898, p. 2 (sur la paroisse de la rue Craig), 27 mars 1908, p. 4-5 (éléments biographiques).

Vogt-Raguy, Dominique, « Les communautés protestantes francophones au Québec : 1834-1925 », thèse PhD, Bordeaux, U. de Bordeaux III, 1996, 938 p + annexes, pages 99, 127, 131, 284, 298, 354-5, 370, annexes 5 et 9 (donné comme Belge et appelé Louis).

¹¹ Aux p.101-102.